Les cas présentés dans cette étude sont réels. Tous ont donné lieu à des observations cliniques. Pour des questions de déontologie, des éléments personnels concernant certains d'entre eux ont été modifiés à leur demande (noms, lieux, situations...).

La prononciation des mots empruntés aux langues autochtones correspond à la convention de l'Institut africain international : le *u* se prononce *ou*, le *e* *é*, le *w* comme dans « wapiti », le *g* comme dans « gare », le *s* comme dans « siffler », le *r* est roulé presque avalé, *gh* est un *g* sec proche du *r*.

Les noms propres, des lieux et des ethnies, ont été orthographiés selon la coutume.

Dans les citations, la graphie des auteurs a été respectée.

EN DÉCEMBRE 2000, un ami est arrivé chez moi au bord du désespoir pour m'annoncer qu'il n'entrevoit plus aucune solution thérapeutique en France à son état dépressif chronique et que sa seule porte de sortie était le Bwiti gabonais. Qu'il partait dans le mois au Gabon subir une « initiation au Bwiti » dont il attendait qu'elle lui sauve la vie. Rien de moins.

Ce choix hors norme et pour le moins étonnant de la part d'un Occidental s'enracinait dans les souvenirs idylliques que cet ami, fils d'expatriés français au Gabon, gardait d'une enfance apparemment heureuse sur une terre d'accueil où tout semblait facile.

Le Bwiti évoquait alors pour moi un monde à la fois étrangement familier et flou, fascinant et inquiétant, qui me semblait loin d'être aussi simple d'utilisation qu'il se l'imaginait. De mes quelques passages au Gabon, les échos qui m'en parvenaient étaient ambigus. Selon qu'ils en avaient une expérience plus ou moins proche, les autochtones définissaient tour à tour le Bwiti comme une société secrète, un ensemble de rituels ancestraux, comprenant aussi bien des pratiques sorcières terrifiantes que des pratiques exorcistes, une source de connaissances divinatoires, des procédés thérapeutiques, une religion

de l'éveil, et même Dieu dans son acception la plus plurielle. Ainsi, les sociétés du Bwiti étaient des sociétés secrètes détentrices de rites immémoriaux, hérités des Pygmées... qui pouvaient aussi bien sauver tout homme des pièges de l'existence (qu'ils soient hérités, sorciers ou malins) qu'aggraver son état, ruiner sa famille et le conduire à sa perte. Le contraste parfois très violent qui apparaissait d'un propos à l'autre au sujet du Bwiti de la part des Gabonais ne faisait que renforcer l'inquiétude du visiteur autour des pratiques de cette société secrète qui ne livre ses savoirs qu'aux courageux ayant accepté de se soumettre à l'initiation.

C'est donc avec des sentiments mêlés de curiosité, d'appréhension et de soulagement (allait-il enfin trouver une issue à son état stationnaire ?) que j'ai regardé partir cet ami, non sans m'interroger sur les conséquences d'un tel acte :

- peut-on véritablement, quand on est Occidental, trouver une solution thérapeutique dans une pratique initiatique tribale ?
- les hypothèses de cet ami à propos d'un monde invisible polluant sa vie avaient-elles un sens ? les lèverait-il dans un processus initiatique ?
- puisque cette pratique avait recours à l'invisible, l'invisible qu'il rencontrerait lui serait-il de quelquel secours ? serait-ce *son* invisible ?
- à quelle culture appartiendrait-il une fois intégré dans cette société secrète ?
- pouvait-on additionner les appartenances culturelles sans dommages ?

- l'initiation comportant une dimension de changement, quels seraient les changements qui s'opéreraient en lui ? seraient-ils antagonistes avec sa construction psychique originelle ?
- sur un plan purement physiologique, résisterait-il aux rituels éprouvants qu'il subirait en forêt et dont il ignorait tout ?
- pouvait-on du reste arriver ainsi dans une culture dont on ne connaissait que quelques bribes et s'y livrer sans autre protection que sa faculté à analyser l'instant ?
- ne risquait-il pas quelque envoûtement ?
- enfin, tout simplement, reviendrait-il dans un meilleur état qu'en partant ?

Toutes ces questions me tenaillaient et témoignent bien de la difficulté qu'il y a à se livrer à de telles expériences. Toutefois, dans l'incapacité notoire où cet ami se trouvait à sortir de l'impasse, la solution hypothétique du Bwiti gabonais ne semblait pas pire qu'une autre.

Donc Joseph est parti plus d'un mois, et est revenu dans un état second, absent, inquiet et surtout convaincu que les choses ne s'étaient pas déroulées pour lui comme elles auraient dû, et que sans doute il était ensorcelé. Le trouble où il se trouvait, dont il me faisait part en me demandant de l'aide, m'a contrainte à m'interroger sur les tenants et les aboutissants du recours à une initiation fréquemment qualifiée de « chamanique » dans une visée thérapeutique pour un Occidental. « Chamanique », essentiellement parce que nombre d'anthropologues y ont vu

des analogies avec les pratiques rituelles amazoniennes, dont le dénominateur commun est la révélation par les plantes, au sein de sociétés de chasseurs-cueilleurs. Mais le Bwiti avait fait son chemin depuis la tradition des chasseurs pygmées... Et pour être à même de comprendre s'il y avait eu une erreur dans le parcours initiatique de Joseph, et si son hypothèse d'une initiation au Bwiti avait un sens, je me suis moi-même livrée à ce rituel, puis ai suivi quelques Occidentaux (et Africains) dans ce parcours atypique, en me proposant comme médiatrice entre patient et *nganga*¹, à la demande des uns ou des autres.

D'aucuns peuvent s'interroger sur la légitimité de ces pratiques thérapeutiques croisées. Nombre de Français de tradition catholique ont aujourd'hui recours à des marabouts maliens ou à des exorcistes orthodoxes... peut-être l'emprunt de thérapies étrangères à sa propre culture est-il une erreur fondamentale, mais cette idée semble peu préoccuper des patients exténués dont la demande de soins est pressante. Par ailleurs, l'enjeu n'est pas à mes yeux de considérer la légitimité ou la pertinence de telles démarches, mais plutôt, puisqu'elles ont lieu du fait de la globalisation actuelle et de l'accès facilité à des cultures étran-

1. La traduction qui semble la plus juste est celle donnée par André Raponda-Walker de « devin-guérisseur » dans *Rites et croyances des peuples du Gabon*, éd. Présence africaine, Paris, 1962 ; p. 32. Mais il faut garder à l'esprit qu'il existerait plus d'une quinzaine de types de *nganga* que tente de répertorier Théophile Obenga dans *Les Bantu, langues, peuples et civilisations*, éd. Présence africaine, Paris, 1985 ; pp. 198-200.

gères, de comprendre les processus qui se mettent en place dans cet échange, et d'évaluer quand il y a succès ou échec thérapeutique.

Enfin cette étude est aussi l'occasion de présenter les critères de l'échange qui a lieu dans le rituel initiatique entre protagonistes de différentes cultures, et d'énoncer clairement ce qu'en attendent les deux parties. Sur ce point, quantité de questions se posent : ainsi, quelle est la part donnée en contrepartie de son initiation par le futur *banzi*² ? quels risques de capture encourt-il ? quels bénéfices en retirera-t-il ? la découverte d'une autre conceptualisation du monde est-elle compatible avec son équilibre ? D'autre part, qu'est-ce qui motive aujourd'hui un groupe religieux traditionnel africain à ouvrir sa pratique aux Occidentaux ? dans quelle mesure l'ouverture a-t-elle lieu ? et à quels risques s'expose le *nganga* qui accepte cet échange ?

D'emblée, au-delà de la question thérapeutique, c'est la pérennité des savoirs ancestraux qui est en cause. C'est la nécessité qu'éprouvent des sociétés traditionnelles à s'ouvrir et à adapter leurs pratiques pour demeurer vivantes dans un monde contemporain conçu comme une globalité, où des environnements immémoriaux sont mis en danger.

2. Initié, « celui qui est éclos, ouvert ».

1. Peut-on définir le Bwiti ?

IL NE S'AGIT PAS ICI de produire une nouvelle étude ethnologique sur le Bwiti lui-même, comme l'ont fait avec compétence André Raponda-Walker, Roger Sillans, Otto Gollnhofer, Stanislaw Swiderski, André Mary, René Bureau, James Fernandez, etc. On notera au passage que ces ethnologues n'ont pas expérimenté eux-mêmes l'initiation au Bwiti, ni la prise d'iboga à haute dose, à l'exception de Swiderski. Non, le propos est aujourd'hui de comprendre comment les croisements culturels agissent dans un cadre thérapeutique : comment un Occidental peut se retrouver dans un système thérapeutique tel que celui du Bwiti, ce par quoi il passe, mais aussi ce que le Bwiti modifie de sa pratique pour s'ouvrir à cette nouvelle demande, et pourquoi le Bwiti éprouve le besoin d'intégrer des Occidentaux à son culte. Pour ce faire, je vais présenter dans un premier temps le monde du Bwiti de manière succincte, afin que le lecteur ne soit pas perdu quand il parcourra les récits d'initiation des expérimentateurs. Pourtant il faut aussi rappeler les mots du très averti M. Okaba : « *Le Bwiti est plus fort quand on ne le comprend pas. La connaissance est forcément limitation. Car définir c'est réduire, définir est le contraire d'infini.* »

Du monde pygmée au monde bantou

Le Bwiti appartenait au départ au seul monde des Pygmées du Gabon, dont il était la conception religieuse de l'invisible et du divin, sous une forme certainement non ritualisée³.

Ce monde, les Pygmées y avaient accès de façon empirique grâce à la manducation de bâtonnets de racines d'iboga, dont les effets se font sentir à divers degrés. À faible dose (une lamelle de la surface d'un doigt), l'iboga provoque un accroissement de la perception qui permettait aux chasseurs de mieux sentir le milieu forestier ; ensuite, il a un effet stimulant qui permet de rester éveillé plusieurs jours d'affilée. Cet effet, qu'Haroun Tazieff avait éprouvé en escaladant un volcan sous iboga, était déjà bien connu des Occidentaux qui en avaient conçu un dérivé pharmaceutique dans les années cinquante : le *Lambarène* (laboratoire Houdé) vendu jusqu'en 1967, et finalement retiré du marché du fait de stimulations cardiaques excessives chez certains usagers. À plus forte dose, l'iboga provoque de très fortes nausées, des vomissements et un état d'asthénie musculaire durant lequel des visions se manifestent en nombre. Pendant l'initiation, les doses peuvent atteindre plusieurs corbeilles et entraîner des états comateux dont les initiés reviennent avec le sentiment d'être « passés de l'autre côté », d'avoir

3. Cette assertion est celle de la tradition orale véhiculée par les *nganga* que j'ai croisés, mais aussi par M. Okaba, anthropologue et linguiste mitsogho.

fait une approche de la mort. Ce qui est généralement douloureux et éloigné de toute impression de plaisir. Ce « passage de l'autre côté », censé permettre une révision de la vie mais aussi donner des clés pour le futur, est le but recherché de l'initiation, qui n'a généralement lieu qu'une fois dans la vie. Les effets bouleversants de cette étape sur le plan existentiel expliquent pourquoi le culte a essaimé dans toutes les ethnies gabonaises.

L'utilisation de la racine d'iboga était connue des Pygmées depuis des temps immémoriaux. Ainsi, l'archéologue Richard Oslisly a confirmé récemment en avoir retrouvé la trace par anthracologie dans des charbons de bois de plus de deux mille ans ! Pourtant les Pygmées semblent n'avoir ouvert leur connaissance du Bois aux groupes les plus proches d'eux qu'au milieu du XIX^e siècle. Les premiers seraient les *Apinji*⁴, littéralement *ceux de la forêt*, et plus précisément le clan des *Apinji Mokodo*. Le mythe veut que les Apinji aient cherché à entrer en contact avec le royaume des morts ; pour ce faire, ils auraient absorbé des quantités plus importantes de Bois, et auraient conséquemment créé les premières formes rituelles du culte afin de se protéger des risques accrus⁵.

4. Pluriel de Pinji. Ce groupe, souvent assimilé un peu rapidement aux Pygmées, serait celui des premiers Bantous arrivés sur le territoire. Cf. Judy Knight, « Relocated to the roadside : preliminary observations on the forest peoples of Gabon », in *Journal of the University of Aberdeen*, juin 2003.

5. Ceci est attesté par la célèbre famille de Mambuete, M. Atome Ribenga, mais aussi par M. Okaba et Tatayo Obiang Ondo.

« Les Pygmées tournaient autour du feu en prenant le Bois. La Maison, ce sont les Bantous qui l'ont amenée » (paroles de Tatayo).

« Les créateurs de l'affaire, là, ils sont restés derrière, dans l'histoire de diboga le nom des Pygmées a disparu, ce sont d'autres maintenant qui partent devant, Apinji, Simba, Mitsogho » (paroles de Muemba).

Après les Apinji, le Bwiti s'est en effet transmis aux Simba, leurs cousins. Puis aux Mitsogho et aux Masango, peuples forestiers bantous du centre du Gabon qui ont phagocyté les Apinji, et ont encore davantage formalisé les différents rites. Ces peuples du centre du pays ont aussi constitué la langue du Bwiti, le *Motimbo*, à partir de tous les glissements sémantiques possibles de leurs propres langues. Ce qui explique pourquoi l'étymologie du *tsogho* est précieuse pour discerner les concepts du Bwiti.

Ensuite, le Bwiti a touché les Puvi, Vili, Okandé, Bapunu, Eshira, Myéné, etc., et finalement le groupe Fang dont le premier converti serait Ntutume Nze Mvame en 1890⁶. La conversion massive des Fang aurait eu lieu après les grands chantiers forestiers de 1927 ; et leur groupe s'étendant au Nord du Gabon au-delà de la frontière, le Bwiti s'est alors répandu jusqu'au Cameroun.

La diffusion du culte d'une ethnie à l'autre a entraîné la création d'une myriade de communautés du Bwiti qui sont autant de syncrétismes, aussi bien avec des cultes d'ancêtres préexistants (tel le *Byeri* des Fang, dans lequel la plante maîtresse était

6. Swiderski S., *La religion bouiti*, éd. Legas, New York, Ottawa, Toronto, 1989 ; pp. 685-687.

alan) qu'avec le christianisme que la colonisation tentait d'implanter.

Si on revient à la racine étymologique du mot « Bwiti », selon M. Okaba, linguiste originaire des monts du Chaillu, il serait à l'origine une déformation du mot tsogho *bo-hete* : « **émancipation** », « **libération d'un fluide** »⁷. **Le Bwiti serait donc littéralement ce qui permet à l'homme de gagner sa liberté.**

« *Le Bwiti est une philosophie de la libération, il permet à l'homme d'échapper à la matière, de devenir un **banzi**, littéralement "celui qui a éclos, qui est sorti de sa coque" en langue tsogho. Et cette philosophie est fondée sur **eboghe**, "ce qui soigne" (l'iboga), et **maganga**, "ce qui permet à l'être de se renouveler", de **kangara**, "réchauffer", "régénérer" [par extension *maganga* désigne aussi la connaissance des plantes]* » (paroles de M. Hamidou Okaba).

Mais le *Bwiti* recouvre également un sens très large qui comprend aussi bien l'ensemble des sociétés secrètes religieuses, toujours actuelles et vivaces, qui se sont formées autour d'une trame commune héritée du monde pygmée, que l'ensemble du monde invisible pluriel qui constitue le divin. Dans tous les cas, l'acteur central du Bwiti est son médiateur immanent : l'iboga, parfois appelé *diboga* ou par son pluriel *magoga*, plante sacrée et révélatrice, donnant accès aux visions censées élargir les capacités de la conscience. Et quel que soit le culte de Bwiti

7. *Buetara*, « puiser », et *bueara*, « parvenir, aboutir », seraient des faux amis du tsogho qui ont souvent servi à tort d'explication au terme Bwiti.

choisi, l'iboga y est conçu comme *enthéogène* (en-théo-gène), ce qu'on peut traduire par « qui engendre Dieu ou l'Esprit à l'intérieur de soi ». Ainsi, le Bwiti, nom de culte, désigne aussi l'essence même de cette croyance qui recouvre un sens complexe. Le Bwiti est l'existence absolue de l'entité après la mort, dans l'unité avec Muanga (le Créateur en langue tsogho) et dans l'individualité : « *Les principes spirituels excorporés [...] demeurent présents dans la mémoire des hommes sous le nom d'"ancêtres" [...] invoqués dans le cadre tribal, ils prennent le nom de "Bwiti"* »⁸. » Le Bwiti, c'est l'ensemble des ancêtres, des vivants de l'au-delà, toutes entités confondues, réunis à et en Muanga, le Créateur ; ensemble auquel l'initiation donne accès par une révélation intérieure.

Misókó et Disumba

De prime abord, deux cultes majeurs⁹ (subdivisés en une kyrielle d'écoles), mais dont les pratiques sont très distinctes, s'imposent au curieux désireux de se faire initier. D'une part, le *Misókó*, « les yeux » en lan-

8. Otto Gollhofer et Roger Sillans, *La mémoire d'un peuple, ethnohistoire des Mitsogho, ethnie du Gabon central*, éd. Présence africaine, Paris-Dakar, 1997 ; pp. 80-82.

9. Dans les faits, on compte une troisième obédience (autrefois il y en avait huit), le Bwiti *Ndea a-Kange*, ou « Bwiti des lamentations », qui est très fermé. C'est un Bwiti martial réservé aux *Kange*, les « endurants », les Tsogho, entrés en révolte contre la colonisation en 1904 derrière le roi Bombé. Selon les maîtres, on y apprendrait l'intangibilité aux balles, l'art de se déplacer, l'invisibilité, etc.

gue tsogho, culte de la consultation, culte éminemment interethnique, important au centre du pays (chez les Simba, Puvi, Okandé...), dans les régions les plus inaccessibles où survivent encore les Pygmées ; d'autre part, le *Disumba*, du nom de la femme ancêtre dans le Bwiti des Mitsogho, « la source originelle », voie mystique dont les origines semblent aussi lointaines que celles du *Misókó*, qui est encore aujourd'hui la plus fréquente chez les premiers groupes bwitistes : les Apinji et les Mitsogho.

Le Bwiti Misókó est considéré par les Mitsogho eux-mêmes comme le plus proche du Bwiti des origines, le Bwiti des chasseurs-cueilleurs, à tel point que certains groupes pygmées, dont celui du chef Makapa (Babongo, initiateur de Muemba), auraient accepté de se ranger derrière l'autorité du roi coutumier du Misókó, dit *Motamba*, aujourd'hui Jean Tsanga. Cette forme de Bwiti s'est beaucoup développée récemment dans une optique identitaire, en réaction à la déculturation initiée pendant la période coloniale. Le Misókó est souvent qualifié de « culte de guérison », et ses *nganga* se considèrent avant tout comme des thérapeutes (devins, guérisseurs, exorcistes...) ayant recours à une large pharmacopée naturelle en dehors de l'iboga. L'iboga lui-même n'y est pas consommé seul, ni nécessairement à très forte dose. Le Misókó permet de sonder son existence. Aussi est-ce assez naturellement que les Occidentaux qui connaissent une souffrance psychologique se tournent vers cette forme de Bwiti, qui comporte également de nombreux exorcismes dans sa pratique. Par ailleurs, l'esthétisme très poussé de ce culte le rend particulièrement attrayant

aux yeux du profane. Il y a quatre grandes branches dans le Misókó : Myobe, Syngedia, Ngonde et une branche dont on tait le nom.

Le Bwiti Disumba pratiqué largement par tous les groupes ethniques dans sa version originale, sauf à l'extrême est du territoire, s'est répandu plus rapidement vers l'ouest côtier jusque chez les Fang, qui le tiennent des Mitsogho. Les Fang l'ont résolulement choisi pour en produire de nouvelles versions syncrétiques (avec le christianisme), du fait de la forte évangélisation qu'ils ont subie de la part des colons, qui voulaient maîtriser cette importante ethnie guerrière. Le Disumba, d'une conception culturelle sensiblement différente de celle du monde pygmée, est considéré comme la voie mystique du Bwiti en ce sens que les créateurs apinji cherchaient à dépasser la consultation de l'ici-bas pour concevoir les vies antérieures, présentes et futures, ainsi que la cosmogonie. Du fait de très importantes prises d'iboga, ce Bwiti est réputé vous envoyer dans une dimension qui échappe aux limitations terrestres, et se retrouve de ce fait fréquemment qualifié de « culte des ancêtres », ce qui n'est pas non plus sans qualités thérapeutiques, comme nous le verrons ultérieurement.

Dans la pratique, les cloisonnements ne sont pas si étanches, ni les cultes incompatibles. Et il arrive de basculer dans le Disumba pendant une initiation au Misókó, ou au contraire de ne pas quitter la vie terrestre dans une initiation au Disumba. Sans compter les tentatives de fusion des cultes que cherchent de nouvelles directions telles que le *Ma-*